

Condition féminine et exil dans *Les Veuves*¹ de Hallnaut Engouang

Didier TABA ODOUNGA

Université Omar Bongo

adresse électronique: odjouani@yahoo.fr

Résumé

Le roman gabonais de ces dix dernières années explore de plus en plus le rapport à l'altérité vécu sous le mode d'une tension permanente entre des sujets fictifs problématiques. L'observation attentive des espaces diégétiques montre que les romanciers mettent en relief des situations conflictuelles en s'appuyant sur la trajectoire narrative des personnages principaux qui portent en eux, tous les drames existentiels.

L'un de ces personnages aux prises à une réalité faite d'aspérités sociales et d'étiollement est sans aucun doute la femme qui, par sa traversée textuelle, est souvent conduite à rechercher un mieux-être au-delà de ses frontières originelles. Dans *Les Veuves*, Hallnaut Engouang, écrivain gabonais, revisite le thème de l'exil en décrivant des sujets fictifs féminins obsédés, à cause de leur statut social, par un ailleurs hétérotopique afin de se réaliser et de s'épanouir. La question est celle de savoir comment le romancier articule littérairement ce phénomène social qu'est l'exil à travers le parcours diégétique des figures féminines.

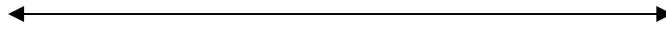
Mots clefs : Roman gabonais ; exil ; Hallnaut Engouang ; condition féminine ; frontière.

Abstract

Gabonese novel of these last ten years, explores more and more the relation to the alterity lived under the mode of a permanent tension among problematic fictitious subjects. The careful observation of diegetic spaces, shows that novelists highlight conflictual situations lying on the narrative trajectory of the main characters who bear all the existential dramas.

One of those characters who is faced with a reality comprised of social asperities and etiolation is without any doubt the woman who, through her textual crossing, is often led to look for a well being beyond her original frontiers. In *Les Veuves (The Widows)*, Hallnaut Engouang, the Gabonese writer, revisits the theme of exile in describing female fictitious subjects who are obsessed because of their social status, besides, heteropic, in order to fulfil themselves and to blossom. The question is to know how the novelist literally

¹Engouang (Hallnaut), 2013, *Les Veuves*, Rungis, La Doxa Editions.



articulates that social phenomenon which is exile, through the diegetic course of female figures.

Key words : Gabonese novel ; exile ; Hallnaut Engouang ; women's status ; frontiers.

Depuis maintenant près d'une quinzaine d'années, le roman gabonais a patiemment su tisser une toile esthétique qui l'a installé de manière définitive dans l'espace littéraire négro-africain francophone de la sous-région². Les écrivains gabonais poursuivent et s'activent depuis 1990, (date correspondant à l'ouverture démocratique), à mettre leur geste poétique au service de la communauté des citoyens qui fondent la nation gabonaise. Soumis aux mutations sociopolitiques contemporaines³, les imaginaires des démiurges n'échappent pas à la nécessité de proposer aux lecteurs une autre manière d'appréhender le monde, de saisir sa complexité et d'en évaluer (grâce à leur faculté à observer les phénomènes sociaux) les nouveaux enjeux à l'œuvre dans celui-ci⁴. Vu ainsi, les deux concepts (condition féminine/exil) autour desquels gravite cet article laissent percevoir l'urgence d'une démarche visant à mettre en relief les présupposés qui sont au fondement d'une telle pratique discursive de la part de l'écrivain gabonais. Condition féminine peut être entendue ici comme la situation où se trouve la femme dans la société à laquelle elle appartient tandis que l'exil dans notre approche, peut être défini comme l'obligation de séjourner hors d'un lieu, loin d'une personne qu'on regrette. Si la condition féminine et l'exil sont deux thèmes récurrents abordés par la littérature négro-africaine, c'est qu'ils structurent depuis fort longtemps⁵ les imaginaires et permettent aux écrivains négro-africains contemporains⁶ d'apprécier ce que peut produire sur les mentalités,

² Voir nos travaux précédents : « La littérature gabonaise et sa réception critique internationale des origines à 2007 » in Pierre Ndemby-Mamfoumby (dir), 2009, *Les Ecritures gabonaises : Histoire, Thèmes et Langue*, tome 1, Yaoundé, Clé 2009 ; et aussi l'ouvrage *Controverse et Signification* sous la direction de Noël Bertrand Boundzanga et Achille-Fortuné Manfoumbi-Mvé paru aux Editions L'Harmattan en 2015. Ces travaux montrent clairement que l'argument statistique (le nombre sans cesse croissant des publications) et qualitatif (les œuvres possédant une très belle facture esthétique) fait aujourd'hui de la littérature gabonaise un champ d'investigation fécond aussi bien pour les spécialistes internationaux que locaux qui par le nombre exponentiel de leurs travaux, confirme cette tendance. Depuis 2000, on recense vingt-trois ouvrages critiques individuels ou collectifs consacrés à cet espace littéraire.

³ Le Gabon a subi comme la plupart des pays du monde, la crise économique de 2008 puis, l'effondrement du prix du pétrole sa principale matière première. Ceci a entraîné une conjoncture défavorable avec l'accroissement des écarts sociaux entre riches et pauvres. Il faut ajouter à cela, l'élection présidentielle anticipée de 2009 qui sur le plan politique, a donné au pays son troisième Président, Ali Bongo Ondimba.

⁴ Notamment lorsque l'écrivain invite l'individu à avoir une posture citoyenne et à se considérer comme un acteur important dans le processus de développement de son pays.

⁵ Que l'on pense aux romans négro-africains des années 1950, *Le Docker Noir* de Sembene Ousmane, *Un Nègre à Paris* de Bernard Dadié ou ceux des années 1960, *Kocoumbo*, *l'étudiant noir* d'Aké Loba et *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono.

⁶ Nous pensons particulièrement à Alain Mabankou et son roman *Bleu Blanc Rouge* aux Editions Présence Africaine et à Bessora avec son titre *53 cm* aux Editions Le Serpent à plumes. Dans ces textes, les personnages principaux sont confrontés aux tracasseries quotidiennes liées à leur statut d'exilé.

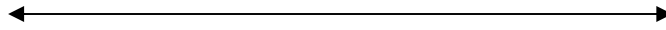
les schémas surannés⁷ d'un ailleurs hétérotopique qui serait toujours mieux que le contexte géographique immédiat.

Le roman d'Hallnaut Engouang médiatise l'histoire de trois jeunes femmes au destin singulier à cause de la fulgurance de leur changement de statut social. Il s'agit de Yasmina, de Sarah et de Déborah. Voulant à tout prix réussir socialement, elles vont entreprendre une déclassification sociale par l'entremise de leur corps dans une sorte de prostitution déguisée. Les questions qu'on peut se poser sont celles de savoir comment apparaissent les figures féminines dans leur condition sociale ? Qu'est-ce qui motive leurs actions ? Qu'elle est l'idéologie à l'œuvre dans l'univers du roman ? Notre hypothèse de départ est que, le roman de l'auteur gabonais réverbère la complexité liée au statut de la condition féminine africaine dans un univers postcolonial soumis à la conjoncture et qui par ce fait, déstructure non seulement les normes sociales, mais aussi la dimension humaine des individus. En l'occurrence, nous tenterons d'examiner à travers une approche sociocritique inspirée de Pierre Zima, l'articulation qui s'établit entre l'imaginaire romanesque de l'écrivain dans son œuvre et la réalité factuelle gabonaise. Pour Pierre Zima en effet, le lien entre l'œuvre littéraire et la société ne peut s'établir qu'au niveau du langage sur le plan narratif, lexical et sémantique parce que « la sociologie du texte devrait partir de deux théories complémentaires : les unités lexicales, sémantiques et syntaxiques articulent des intérêts collectifs et peuvent devenir des enjeux de luttes sociales, économiques et politiques » (Zima, 1985, p. 121). En tenant compte de ce programme méthodologique, il va s'en dire que notre objet a un lien substantiel avec le métadiscours sur lequel nous nous appuierons. C'est pourquoi, notre plan de type binaire, s'articulera autour de deux axes essentiels, à savoir, condition féminine et stéréotype afin de voir comment se déploient l'exil et la réification.

1. Condition féminine et stéréotypes

L'univers romanesque de *Les Veuves* nous présente une multitude de situations narratives (conflits familiaux/transgressions morales/difficultés socio-économiques) ayant partie liée avec « le faire » et « le dire » des personnages. Lorsqu'on parcourt cursivement l'espace diégétique, on se rend compte que, que ce soit au niveau des discours ou des actions

⁷ Meilleures conditions de vie ; liberté économique ; intégration aisée dans la société d'accueil ; revalorisation de sa condition sociale etc.



les personnages obéissent à des logiques visant à mettre en relief leurs intérêts, leur propre jouissance.

1.1. L'univers social

L'espace social du roman *Les Veuves* est fortement marqué par la présence massive⁸ des trois principaux personnages féminins, figures faîtières du récit. D'emblée, le narrateur amorce son propos sur l'insipidité que représente l'existence des trois amies. Cette existence est bâtie sur le paraître. En effet, absent de son domicile, Stéphane Coudeur permet à son épouse d'inviter souvent ses amies :

Elles passeraient ainsi un week-end entre filles à parler de tout et de pas grand-chose. Elles vinrent et (...) ne parlèrent jamais d'elles, plutôt de leur vie, celle qui apparaissait aux yeux de tous. Celle qui les protégeait de la réalité ; celle derrière laquelle on s'abrite, lorsque l'on craint d'exposer sa nudité. (Engouang, 2013, p. 16)

Cet extrait met en avant l'idée d'une trajectoire narrative basée sur les apparences, sans fondement ou du moins, sans aucune épaisseur réelle chez les personnages présentés. Les lexies que sont « réalité », « craint » et « nudité » montrent que le lecteur peut aisément percevoir l'aspect factice d'une telle existence. Le décorum que constitue la demeure de Yasmina participe de cette volonté de paraître aux yeux de la communauté comme un personnage qui, socialement, a réussi. Or, ce qui transparaît réellement dans sa traversée romanesque, c'est avant tout, une condition sociale au départ précaire et sans relief qu'elle veut absolument gommer « cette vie de précarité, elle l'avait connue. Il était inconcevable qu'ayant atteint le niveau social qui était désormais le sien, elle revienne côtoyer la misère » (Engouang, 2013, p. 164). Déborah quant à elle, a interrompu ses études en classe de terminale sans avoir le baccalauréat, elle s'ingénie à faire porter la responsabilité au père de son enfant. Sarah pour sa part, vit dans un bidonville, en plein milieu de la capitale de son pays :

Lorsqu'elle lui avait dit qu'elle descendrait au quartier « cocotier », il avait pensé immédiatement aux multiples zones résidentielles dont regorgeaient certaines capitales africaines (...). Mais ce qu'il voyait lui provoquait du dégoût. Il s'agissait beaucoup plus d'un dépotoir mal famé que d'autre chose. (Engouang, 2013, p. 33)

A ce misérabilisme spatial qui est en quelque sorte, une extension de leur condition sociale précaire s'ajoute chez certaines des trois amies, une indigence intellectuelle en ce qui

⁸ Ce sont les seuls personnages à apparaître dans le prologue, les quatorze chapitres du roman et l'épilogue.

concerne Sarah et Yasmina. Pour cette dernière, l'exercice intellectuel de la lecture est une véritable gageure, elle a abandonné sa scolarité au cycle secondaire, son esprit n'est pas adapté à la réflexion. Aussi, se complaît-elle au début de son parcours amoureux, à mentir à ses amants :

Je n'ai jamais su à quoi ressemblait une classe de seconde, et même, je peux bien me l'avouer, je suis arrivée en classe de troisième par la force des choses. De cette courte scolarité, je n'ai jamais été admise en classe supérieure. Mes parents s'arrangeaient, à chaque fois (...), à me changer d'établissement et à me placer en classe supérieure en falsifiant mes relevés de notes. (Engouang, 2013, p. 123)

Or, l'impression générale que donne à voir cette société du roman, c'est que la femme ne réussit à gravir les strates sociales qu'en s'appuyant sur le sujet masculin. Car, aucun des personnages féminins décrits dans le texte ne montre d'autonomie au niveau socio-économique par rapport à l'homme :

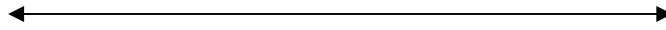
Que n'a-t-on sans sacrifice ? Est-ce une raison pour quitter un foyer ? Mais abandonner tout ceci pour cette unique raison, il n'en était plus question.[...] il y avait moins d'un mois, elle éprouvait le plus grand mal à joindre les deux bouts et là maintenant, sans aucun effort, pour le simple fait qu'elle était belle, possédait un beau corps et savait s'y prendre dans une relation sexuelle, elle était « propriétaire » d'une fortune qu'elle n'aurait jamais imaginé dans ses rêves les plus aboutis. Il n'était absolument pas question de quitter cette maison. (Engouang, 2013, p. 103)

C'est comme si cette société du texte reproduisait les schèmes à l'œuvre dans la société de référence, qui, le plus souvent, véhicule une idéologie où les enjeux gravitent autour d'un axe phallocrate⁹. A l'exemple des personnages féminins de *N'gamérakano*¹⁰ d'Angèle Rawiri, ou de Malamba, l'héroïne de *La femme-poison*¹¹ Yasmina, Déborah et Sarah sont dans une posture féminine où elles attendent de l'homme qu'il les satisfasse, qu'il les prenne totalement en charge. Dépendre du sujet masculin, n'est pas une hérésie, un anathème pour ces trois jeunes femmes. C'est tout le contraire. Les valeurs mises en relief dans l'extrait ci-dessus sont le culte du corps, les prouesses libidinales et la jouissance financière. Tous ces agrégats constituent un levier pouvant impulser pour la femme, les possibilités de s'extraire de son milieu. Cependant, à l'échelle de la norme sociale applicable à l'univers librevillois, les sujets masculins n'ont pas la même dimension, loin s'en faut. Un

⁹ Ngou (Honorine), 2007, *Mariage et violence dans la société traditionnelle fang au Gabon*, Paris, L'Harmattan.

¹⁰ Rawiri (Angèle), 1988, *N'gamérakano*, Paris, Editions Silex.

¹¹ Dembe (Irène), 2010, *La femme-poison*, Libreville, Abdon Macaya.



Africain et un Européen ne peuvent être classés au même rang, d'où la volonté et la détermination des filles à chercher à l'extérieur du pays, l'opportunité de s'affranchir des difficultés vécues au sein de leur géographie originelle.

En observant attentivement la trajectoire féminine des héroïnes de *Les Veuves*, leur progression narrative laisse penser que cet espace social est fondamentalement saturé par une trop grande emprise du paraître, du rayonnement social et de l'exaltation de l'artificiel. Le narrateur décrit de manière minutieuse, toutes les émotions qui concourent à enfermer l'être féminin dans sa condition primaire¹². Le sujet féminin est perpétuellement à l'affût de la moindre injonction masculine, si celle-ci vient d'une personne de type européen et suffisamment nanti. La femme qu'on décrit dans *Les Veuves* a une dimension ambivalente. Tantôt fragile au niveau moral et social, tantôt femme forte au plan mental. Et c'est justement une telle ambivalence qui complexifie davantage ses rapports interpersonnels avec sa progéniture.

1.2. Les rapports mère/fille

Au regard de la trajectoire narrative des trois héroïnes, le constat est que leur mode de vie influe sur les liens qu'elles entretiennent avec leur descendance, lorsqu'elles en ont une. C'est le cas notamment de Déborah et de sa fille Lolita. Cette dernière estime que sa mère est responsable de l'étiollement physique et mental de son père Hamare Bitome, et cela depuis le début de leur relation. Déborah n'a jamais su aimer le père de sa fille, lui reprochant étonnamment ses propres manquements. De cette attitude, va naître entre mère et fille une méfiance et une agressivité exacerbées par la posture sociale de Déborah consistant à faire passer ses préoccupations avant celles de sa famille. Ce roman insiste au fond sur les attitudes socio-idéologiques d'un univers fictif où s'exerce une pression sociale qui oblige les individus à sortir de la misère par des moyens souvent malheureusement condamnables comme l'exploitation commerciale de son corps. Si on suit une telle thèse, Déborah est un personnage dont l'ambition première est de réussir, de gravir rapidement les classes sociales qui la conduirait vers les hautes strates de la société gabonaise. Le narrateur la décrit comme une figure obsédée par le goût du lucre et de l'avoir. Dans cette obsession de possession et

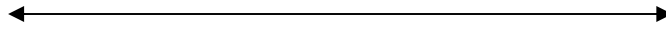
¹² Il faut noter que cette manière d'affirmation féminine dans le roman d'Hallnaut Engouang est totalement à l'opposé de l'idéal d'émancipation de la seconde gente défendue par les Simone de Beauvoir (*Le deuxième sexe*), Gisèle Halimi (*La cause des femmes*) ; idéal récupéré par les Mariama Ba, Calixthe Beyala, etc. Et que dépouille Pierrette H. Fofana (*Littérature féminine d'Afrique noire francophone*).

d'égoïsme, l'éducation de son enfant n'est pas une priorité. Seul doit compter le désir, voire la jouissance illimitée d'avoir la meilleure vie matérielle possible. Dans cette recherche du bonheur absolu, sa fille est reléguée en arrière-plan. De plus, le narrateur décrit Déborah comme un être qui tient uniquement compte de son plaisir, de ses intérêts. Elle défend des valeurs artificielles et ne peut se résoudre à abandonner tant de luxe même si pour cela, elle doit perdre sa dignité : « c'est à ce prix, et à d'autres de même nature, que j'ai deux magasins de vêtements, trois voitures de luxe et de l'argent à n'en plus compter... »(Engouang, 2013, p. 133).

Une vie aussi cahoteuse ne peut qu'avoir des conséquences désastreuses sur Lolita : Mon père... à l'âge de huit ans, madame Déborah Mayeyene a volé mes espoirs... (...). Je hais madame Mayeyene et je maudis son époux...J'espère seulement que je vivrai longtemps et surtout que j'aurai encore suffisamment de haine et d'abjection pour venir chanter, danser et cracher mon mépris sur son cadavre en putréfaction. (Engouang, 2013, p. 46-47)

Ce personnage, on le constate, éprouve à l'égard de sa mère une aversion quasi pathologique. Dans un discours critique aux allures de réquisitoire, Lolita déverse toute sa rage sur celle qui l'a mise au monde. Il n'est pas étonnant qu'elle mette une distance entre elle et sa génitrice, en l'appelant « madame » au lieu de la nommer « maman » comme l'exigent les termes d'affection entre mère et fille. C'est que dans son entendement, sa mère a échoué à porter cette part d'humanité qu'elle aurait dû lui inculquer. Désormais, Déborah est son adversaire ; entre elles, il n'y a point de complicité, de tendresse, d'amour, car la haine s'est érigée tel un mur entre les deux figures. L'équilibre qu'aurait eu Lolita, n'est pas possible dans le cadre de cette relation. Car « une relation mère-fille réussie se caractérise par la complicité, le partage et la communication. L'aspect de miroir, de double, de mise en abyme dans la relation mère-fille est essentiel car la fille doit imiter sa mère puis la dépasser pour devenir adulte » (Phaéton, 2008, p. 78). Or, dans le cas de Lolita, le rapport à sa mère devient problématique à cause du détachement qu'affiche Déborah dès la naissance de sa fille.

Le narrateur présente ainsi au lecteur une relation mère/fille empreinte de rupture. Les dissensions sont si profondes au sein de cette micro-famille recomposée que la fille cherche à détruire psychologiquement sa mère en pratiquant l'inceste avec son beau-père, afin d'anéantir définitivement celle qui l'a mise au monde et qui a complètement détruit son existence.



La vision que Déborah a de sa fille en plein orgie sexuelle, finit par la faire sombrer dans une sorte d'étiollement mental en espérant que celle-ci demande le divorce et perde l'ensemble de son patrimoine matériel et financier.

La mère de Lolita tenta de porter des mains ensanglantées sur son visage (...) ; le lexique ordurier que s'échangeaient les blasphémateurs pendant les ébats profanait sa conscience, le spectacle pornographique auquel elle assistait la dardait telle une armée d'abeilles dont la ruche avait été agressée par un ouvrier maladroit. (Engouang, 2013, p. 131)

En ayant une conjonction sexuelle avec l'homme à cause duquel sa mère a quitté son père, Lolita venge d'une certaine manière ce dernier. Sa haine envers sa mère, n'a d'égale que son amour envers ce père, au fond considéré comme faible à cause de l'amour qu'il voue à Déborah. Dans ce roman, la mère est perçue sous un angle négatif : elle n'est plus à l'image des figures maternelles décrites dans la littérature négro-africaine des années 1950 et 1960 sous la plume des auteurs comme Camara Laye¹³ ou Abdoulaye Sadjì¹⁴. Dans ces romans, la mère est sacralisée comme étant le pilier central de la cellule familiale, elle est quasiment parée de toutes les vertus et joue son rôle de protectrice. Or, dans le roman gabonais contemporain elle a largement dépassé cette image lisse et lénifiante pour devenir un sujet problématique et complexe parce que son attitude sociale s'écarte de la loi du père qui est par essence phallocrate. En effet, affirme Charles Edgar Mombo (2008, p. 180), « telle qu'elle est décrite, la mère ne peut plus refléter l'image d'un modèle pour l'enfant. (...), la mère n'est plus l'alliée de l'enfant. Le cordon ombilical qui les reliait autrefois est à jamais rompu ».

En faisant passer sa jouissance narcissique avant l'intérêt de sa fille, Déborah transforme Lolita en monstre d'égoïsme et de destruction. L'univers du roman présente un tableau social dans lequel les rapports de la mère à sa fille fonctionnent sous le prisme de l'abandon. Que ce soit Lolita ou Irma la fille de Sarah, l'éducation de ces personnages est confiée aux pères, Hamare et Douglas. Si Lolita interroge sa mère en lui demandant « *pourquoi m'as-tu volé ma vie ?* » (Engouang, 2013, p. 69), c'est qu'elle est consciente du rôle néfaste que l'attitude sociale de sa mère a eu sur sa manière à elle d'appréhender le monde. Elle a perdu très tôt son innocence à cause d'une mère qui n'hésitait pas à lui exhiber ses amants, à stigmatiser son père sur son inadaptation sociale etc. Comment ne pas comprendre qu'après être passée par toutes ces situations conflictuelles, Lolita en veuille à Déborah ? Leur réconciliation dans les ultimes moments de la trame romanesque,

¹³ Camara (Laye), 1953, *L'enfant noir*, Paris, Plon.

¹⁴ Sadjì (Abdoulaye), 1965, *Maïmouna*, Paris, Présence Africaine.

permet certes un apaisement moral, mais n'arrive pas à ressouder ce lien social entre mère et fille à cause de l'obsession de Déborah à vivre dans le luxe ostentatoire. Sarah quant à elle, préfère vivre loin de sa fille malgré son aisance sociale afin de la préserver d'un univers occidental qui peut broyer l'individu obnubilé par le goût du luxe. A tout prendre, les rapports mère/fille dans le texte d'Hallnaut Engouang sont corrompus par la trop grande propension de la mère à se mettre dans une position où sa fille n'a qu'un intérêt accessoire à ses yeux. Si dans le cas de Sarah, elle souhaite protéger sa fille Irma de ses propres turpitudes, chez Déborah c'est tout le contraire ; elle ne souhaite pas que Lolita sa fille, rentre dans ce schéma qui consiste pour elle-même, à accéder aux plus grandes strates de la société. Et c'est justement cette volonté de gravir l'échelle sociale qui conduit ses trois héroïnes à l'exil, puis finalement, vers leur réification.

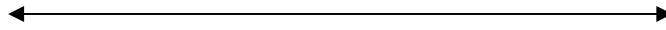
2. Exil et réification

2.1. La notion d'exil

Yasmina et Sarah ont, pour des raisons économiques, choisi de vivre loin de leur terre d'origine: le Gabon. Le roman revient sur ces personnages féminins africains qui ne pensent trouver leur salut qu'en Occident. Si le thème de l'exil n'est pas en soi nouveau, Hallnaut Engouang montre l'une de ses facettes les moins soupçonnées : la maltraitance des femmes noires mariées à des Occidentaux. Ce qu'on lit déjà dans les romans de Calixthe Beyala dans lesquels les personnages considèrent que « le salut se trouve de l'autre côté, dans l'hexagone » (Soumahoro Zoh, 2011). La France représente pour beaucoup d'Africains francophones, le pays de tous les possibles économiques et politiques. Ces deux héroïnes, obnubilées qu'elles sont par l'avoir, vont se lancer dans une entreprise de conquête amoureuse afin d'atteindre leur objectif : celui d'aller vivre en France. Mais pour y arriver et sortir de leur condition misérable, leur seule option reste le mariage avec un Européen. En effet, le regard de la communauté gabonaise importe beaucoup dans un univers où la tyrannie de la possession des biens matériels est immense. Car

Dans cette société gabonaise tumultueuse qui se cherchait une image stable, elle avait bien vu quel respect naturel on vouait aux femmes mariées. (...) Elle ne savait pas ce qu'était le mariage, mais elle s'imaginait parfaitement les privilèges qu'il procurait. Et ils étaient suffisamment importants pour qu'elle acceptât. (Engouang, 2013, p. 93-94)

Condition féminine et exil dans *Les Veuves de Hallnaut Engouang* Didier TABA ODOUNGA



Ce sont les avantages subséquents à l'union matrimoniale qui conditionnent Sarah. Ce qui est vrai pour cette héroïne l'est aussi pour Yasmina :

Oui, Yasmina a songé à divorcer, mais quand elle revoit l'envie qu'elle suscite lors de ses séjours au Gabon, quand elle analyse le respect qu'on lui voue de partout (...) que ses anciennes amies ou ennemies crèvent de jalousie en assistant au luxe qu'elle étale, elle se dit que pour rien au monde, elle ne saurait sortir de cette vie. (Engouang, 2013, p. 58)

L'exil physique vécu hors du Gabon est donc pour elles substantiel, puisqu'il leur assure un revenu régulier et les avantages liés au statut matrimonial. Dans les extraits ci-dessus, Hallnaut Engouang confirme en quelque sorte la thèse du sociologue Emmanuel Amougou (1998, p. 116) :

Pour les jeunes africaines, le mariage constitue une référence sociale qui va au-delà de la pure expression sentimentale, quand elle existe. Le mariage est pour elles, qu'elles soient scolarisées ou non, l'institution par excellence qui doit favoriser l'expression de leur être de femme, ainsi que leur légitimité.

Ainsi, au nom du bien-être social, les héroïnes sont prêtes à tout accepter afin d'être considérées comme des sujets ayant parfaitement réussi leur intégration sociale en France. Ce qui les motive, c'est le regard de l'autre, le jugement d'autrui. On voit bien la violence que peut avoir un tel regard vis-à-vis du monde qui les entoure. Elles semblent au contraire subir les événements et non les impulser. C'est comme si, pour le dire avec Joseph Ndinda (2002, p. 51) : « le discours social a réduit la femme à l'immanence, et elle ne saurait être action ou sujet. Elle ne vit et n'existe que par rapport à l'autre masculin ». C'est du moins ce qui transparaît dans la société du texte. L'idéologie la mieux partagée, est que la femme ne peut être une totalité qu'à travers son mari ou son compagnon. Si ce dernier présente quelques défaillances, il est alors stigmatisé comme le personnage d'Hamare Bitome vilipendé par Déborah parce que son niveau social ne répond pas à ses exigences : « Tu me fais perdre mon temps ! » (Engouang, 2013, p. 18) ou encore, celui de Douglas Mbore qui, en tant que simple officier de l'armée et ancien docker ne fait pas rêver Sarah : « Il n'y avait pas si longtemps, il travaillait encore comme chargeur au port de la ville » (Engouang, 2013, p. 67). Ici nous avons comme un paradoxe, l'émancipation féminine semble chez les héroïnes être viciée par leur propension à avoir des stratégies amoureuses calculées suivant le statut de leur séducteur.

Par ailleurs, à côté de cet exil¹⁵ extérieur, il existe une autre sorte d'exil, cette fois-ci endogène. Ce topos est mis en exergue par Déborah qui n'a pas quitté le Gabon, mais est

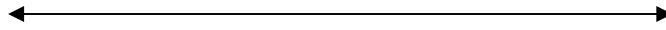
¹⁵ En littérature gabonaise, l'exil et le voyage n'ont pas toujours cette dimension négative qu'explore le texte du romancier. Il existe des expériences heureuses de ces deux notions, notamment à travers des formations

confrontée à la solitude d'une union qui l'a éloignée de sa fille et de son propre mari Salomon Mayeyene. En voulant absolument sortir du ghetto social dans lequel elle se trouvait (il faut dire qu'elle a brisé le mariage de Salomon avec sa première épouse Daisy), Déborah subit comme dans un retournement de situation, l'intrusion de Daisy et de ses enfants dans son ménage. Elle voit ses rapports avec son mari se détériorer. D'ailleurs, Salomon qui prend plaisir à l'ostraciser moralement, n'intervient pas dans le conflit qui oppose Déborah à son ex épouse et à ses enfants : « Que veux-tu, c'est bien toi qui l'as fait partir, elle use des mêmes armes que toi » (Engouang, 2013, p. 151). Livrée à elle-même, pour s'en sortir, Déborah se réfugie dans la spiritualité religieuse en se confessant, en étant plus active dans les œuvres caritatives. En somme, elle essaie d'expier ses fautes en se donnant bonne conscience. Mais hélas, pour elle comme pour ses deux amies, devant l'existence extraordinaire que lui procure son union, plus rien n'a de l'importance.

2.2. La réification du personnage féminin.

Cette notion de réification mise en exergue par Lucien Goldmann (1964, p. 302) à la suite de Karl Marx consiste à montrer comment la valeur d'usage d'un objet peut perdre dans une économie de marché- sa valeur première au profit d'une valeur d'échange. Dans le roman, la course effrénée vers l'accès à un mieux-être chez les trois personnages principaux, produit du point de vue pragmatique et moral, la réification du sujet féminin. Ce n'est plus objectivement leur humanité qui est mise en avant mais leur caractère d'objet d'échange, de marchandise devenue passive dans le sens où ces personnages subissent les turpitudes de leurs époux. En effet, si l'on observe les trois mariages contractés par les trois amies, aucun n'est une union d'amour. Ce sont des alliances intéressées et pratiques. Dans cette transaction, la femme est celle qui, au nom du bonheur matériel, perd plus en dignité que l'homme parce qu'elle accepte pour des raisons économiques de vivre les pires outrages « Elle avait besoin de cette richesse, de ce confort, de cette aisance » (Engouang, 2013, p. 28). Sarah comme Yasmina, sont des objets sexuels pour leurs époux. Si on s'en tient aux différentes lexies issues des discours masculins, on voit dans quelle mesure en parlant de Sarah, Roger dit : « la salope de service » (Engouang, 2013, p. 35), Stéphane quant à lui use des expressions telles que « grosses fesses » (Engouang, 2013, p. 57), pour désigner son épouse. Ici, nous saisissons

intellectuelles ou des ouvertures sociales qu'elles rendent possible comme dans *Parole de vivant* d'Auguste Moussirou ou *Le Savant inutile* de Jean-René Ovono Mendum.



toute la violence verbale et symbolique qui se joue dans ces unions artificielles, à travers lesquelles les personnages raisonnent d'abord en tenant compte de leurs intérêts avant toute autre considération : les Européens cherchent à jouir du corps des Africaines. Comme le dit Bernard Ekome Ossouma (2012, p. 140), « le corps de la femme qui est chez l'homme une source de satisfaction sexuelle, devient chez la femme elle-même une source de souffrances et d'humiliation ». Sarah et Yasmina le vivent cruellement. En effet, Yasmina doit vivre avec l'idée que son époux aime le triolisme, les rapports sexuels violents, desquels il est le seul à tirer une satisfaction. Sarah, victime du chantage des amis de Roger qui ont visionné avec lui des vidéos pornographiques des ébats du couple, doit coucher avec eux. De plus, foncièrement jaloux, Roger la bat à la moindre incartade (Engouang, 2013, p. 28). Comme dans le roman de Sylvie Ntsame, *Femme libérée, battue*¹⁶, les personnages féminins du roman d'Hallnaut Engouang apparaissent comme des victimes de leur recherche du bien-être dans l'Hexagone, car « à la violence physique s'ajoute un autre type de violence redouté par la femme : le viol, à la fois violence physique et morale qui marquent durablement » (Moupoumbou, 2013). Yasmina et Sarah sont l'objet de ces violences répétées par la volonté de leurs époux. Parce qu'entre le triolisme et les jeux sexuels non désirés, elles se retrouvent dans une trajectoire non rectiligne. C'est une trajectoire infernale où l'immonde et la satisfaction animale de l'instinct primaire se disputent. Dans ces conditions, le sujet féminin ne peut être que réduit à sa condition la plus basse qui soit, à sa facture la plus primaire : l'être inférieur.

Conclusion

Si pour Edmond Cros¹⁷, le roman se construit sur une césure radicale entre la société et l'individu alors l'univers fictionnel de *Les Veuves* répond parfaitement à une telle injonction. En amorçant cette étude, nous voulions voir comment l'écrivain Hallnaut Engouang articule esthétiquement condition féminine et exil. A l'observation, il ressort que l'écrivain gabonais use, dans sa description de la condition féminine, d'un ensemble de stéréotypes (dépendance sociale vis-à-vis de l'homme ; désir de s'exiler vers l'Occident pour des raisons économiques, goût du lucre etc.) visant à montrer le sujet féminin encore enserré dans des schèmes archaïques consistant à se servir de l'homme comme plate-forme d'ascension sociale(vivre au dépend d'un homme blanc de préférence, être dans la marchandisation de son corps etc.).

¹⁶ Ntsame (Sylvie), 2010, *Femme libérée, battue*, Libreville, Les Editions Ntsame.

¹⁷ Cros (Edmond), 2003, *Sociocritique*, Paris, L'Harmattan.

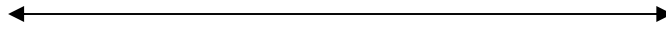
Dans le roman, son statut dépend encore fortement de la présence masculine qui, idéologiquement, lui assure une légitimité sociale. A cause du regard inquisiteur de la société qui la juge et la soupèse tel un procureur implacable, la femme est (pour des raisons de précarité sociale) condamnée à chercher une issue de secours auprès du sujet masculin. L'espace textuel est saturé par ce désir de la femme de se sortir des rets de sa condition misérable. Or, cette obsession pavlovienne de s'affranchir de son état de minorité chez ces femmes-mères, a pour conséquence de distendre le lien affectif avec leurs filles. Déborah et Lolita illustrent, dans leur relation filiale ce déséquilibre social qui parcourt l'univers textuel.

En choisissant un mode de vie fondé sur le paraître, dans leur quête matérialiste, les héroïnes vivent leur exil respectif comme une conséquence nécessaire au bonheur voulu, au désir d'exister face au regard des autres. Finalement, ce besoin d'affirmation sociale à tout prix chez Déborah, Yasmina et Sarah, traduit une absence de perspective idéologique forte. A travers leur présence massive dans la diégèse, le narrateur semble montrer la difficulté d'être des personnages dont la seule ambition réside dans l'accumulation des biens marchands, au détriment de la valeur d'usage de ces biens. C'est pourquoi, semble-t-il, « la réification des personnages féminins romanesques aboutit finalement à la négation de la femme de chair, dans la réalité sociale » (Mbazoo Kassa, 2009, p. 176).

Bibliographie

- AMOUGOU Emmanuel, 1998, *Afro-métropolitaines, Emancipation ou domination masculine* ?, Paris, L'Harmattan.
- CROS Edmond, 2003, *Sociocritique*, Paris, L'Harmattan.
- EKOME OSSOUMA Bernard, 2012, *Le Corps des Africaines décrit par des romancières africaines*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Femmes africaines ».
- ENGOUANG Hallnaut, 2013, *Les Veuves*, Rungis, La doxa éditions.
- GOLDMANN Lucien, 1964, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard.
- MBAZOO KASSA Chantal Magalie, 2009, *La femme et ses images dans le roman gabonais*, Paris, L'Harmattan.
- MOMBO CHARLES EDGAR, 2008, « De la relation Père-mère-frères et filles dans *L'Amant* de Marguerite Duras » In Muriel Lucie Clément et Sabine Van wesemael, (dir), *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX^e et XXI^e siècles : la figure de la mère*, Paris, L'Harmattan, pp.179-185.

Condition féminine et exil dans *Les Veuves* de Hallnaut Engouang
Didier TABA ODOUNGA



- MOUPOUMBOU Clément, 2013, « L'inscription de l'angoisse dans *Femme libérée battue* de Sylvie Ntsame », [en ligne], <http://Rile-ci-net>.
- NDINDA Joseph, 2002, *Révolution et femmes en révolution dans le roman africain francophone au Sud du Sahara*, Paris, L'Harmattan.
- PHAETON Jacqueline, 2008, « Mère-abîme, mère-miroir, les relations mère-fille dans *Desirada* de Maryse Condé » In Muriel Lucie Clément et Sabine Van wesemael, (dir), *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX^e et XXI^e siècles : la figure de la mère*, Paris, L'Harmattan, pp.77-85.
- SOUMAHORO ZOH Jean, 2011, « La représentation de l'exil chez Calixthe Beyala » in *Loxias*, n°34, [En ligne] sur <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=6794>.
- ZIMA Pierre, 1985, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard.